Philippe Coulangeon, *Sociologie des pratiques culturelles*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Repères, 2010

Jérémie Nicey

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/335>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.335

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 297-300

ISBN : 978-2-8143-0084-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jérémie Nicey, « Philippe Coulangeon, *Sociologie des pratiques culturelles* », *Questions de communication* [En ligne], 19 | 2011, mis en ligne le 19 avril 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/335> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.335>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

Philippe Coulangeon, *Sociologie des pratiques culturelles*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Repères, 2010

Jérémy Nicey

RÉFÉRENCE

Philippe Coulangeon, *Sociologie des pratiques culturelles*, Paris, Éd. La Découverte, coll. Repères, 2010, 125 p.

- 1 Alors qu'a été abondamment diffusée depuis l'automne 2009 la dernière des régulières enquêtes dirigées par Olivier Donnat sur *Les pratiques culturelles des Français*, cet ouvrage revisite les évolutions du phénomène – et de ses caractéristiques sociologiques – depuis les années 60. Son auteur est directeur de recherche au CNRS, associé à un laboratoire de sociologie quantitative à l'INSEE, et il s'agit en réalité ici de la nouvelle édition d'un ouvrage préalablement édité en 2005 et épuisé, car réussi. L'ensemble couvre les pratiques culturelles contemporaines majeures – télévision, lecture, musique, cinéma, musée, arts vivants, et les pratiques amateurs – et s'ancre plus largement dans une définition ouverte en « incluant notamment certaines activités de semi-loisirs (jardinage, bricolage) en tant qu'elles participent à la définition du style de vie et d'identité culturelle de certains groupes sociaux, ainsi que les pratiques liées à l'information et aux nouvelles technologies » (p. 4). Cette ouverture est une posture légitime – et reconnue politiquement, puisque correspondant aux champs d'actions progressivement élargis du ministère de la Culture – mais, de façon surprenante, elle n'accorde qu'une infime place à la radio (pp. 71-72, dans le chapitre sur la musique) au contraire de la télévision (voir *infra*).
- 2 Les domaines précités constituent l'objet du corps de l'ouvrage (chapitres II à VI). Mais l'auteur préfère amorcer la réflexion par un premier chapitre sur la dimension sociale des pratiques culturelles et sur la gestion politique de celles-ci. Ce faisant, il convoque plusieurs chercheurs : Pierre Bourdieu, évidemment pour les notions d'*habitus* et de

distinction (rituels d'identification et théorie des cultures de classes), jugées pourtant moins valables depuis la massification scolaire (exception faite du volume et de la nature des capitaux des individus, dont l'impact perdure) ; et, entre autres chercheurs, Bernard Lahire, suivi pour son analyse des pratiques culturelles homogènes devenues minoritaires (des catégories sociales distinctes peuvent à la fois pratiquer le karaoké et aller à l'opéra), mais nuancé pour la prétendue réduction des inégalités sociales qui en résulterait. Philippe Coulangeon penche pour le contraire et entend mesurer l'articulation entre ces pratiques et les politiques publiques en la matière. Ayant publié plusieurs articles sur cet aspect, il en condense ici les enjeux, soulignant notamment le glissement d'orientation politique opéré entre le décret de 1959 fixant l'objectif de démocratisation de la culture (porté par la figure d'André Malraux), et celui de 1982 valorisant les cultures populaires et la création.

- 3 Le deuxième chapitre scrute la télévision, pratique culturelle dominante, et marché marqué par le renouvellement (un téléviseur dans 96 % des ménages français) et par le multi-équipement. Il ressort une modification de la nature des dépenses audiovisuelles, la demande étant désormais fortement segmentée. Pour autant, les usages courants de la télévision, eux, n'ont pas réellement changé et sont de trois ordres (pp. 13-15) : « structurels » (« bruit de fond », fonction de « compagnie ») ; « relationnels » (conversations qu'elle alimente) ; « cognitifs » (apprentissage et construction sociale). Le symbole de la consommation populaire et de la culture de masse, en ce sens devenu pratique mal connotée, fait l'objet de nombreux tableaux statistiques et de multiples constats : les téléspectateurs sont passifs mais ouverts à la pluralité, particulièrement dans les couches populaires et défavorisées où l'écoute est abondante ; à l'inverse, les classes supérieures sont les moins téléphages et « la différenciation sociale et culturelle des habitudes télévisuelles se manifeste autant dans les programmes que l'on ne regarde pas que dans ceux que l'on regarde » (p. 26). Restant très présente, avec 21 heures de consommation hebdomadaire en moyenne, la télévision traverse aujourd'hui une période évolutive, caractérisée par la diffusion à la demande (VOD), elle-même renforcée par les TIC et très prisée des jeunes qui s'éloignent de la pratique classique.
- 4 Au contraire du petit écran, la lecture, qu'elle soit scolaire ou de loisir, professionnelle ou distractive, est la plus légitime des pratiques culturelles : cela « s'enracine dans les propriétés de la lecture elle-même [...], activité essentiellement solitaire, silencieuse, intériorisée, matrice de tous les apprentissages intellectuels et instrument principal de la circulation des informations et des idées » (p. 34). De fait, elle est aussi la plus inégale puisque les aptitudes et les choix de lecture renvoient fortement au niveau d'éducation, critères de plus en plus complétés par le temps libre disponible, ce dernier étant en baisse pour les classes supérieures, qui opèrent alors souvent un arbitrage singulier, formulé habilement : « Aller au restaurant, à l'opéra ou au golf coûte beaucoup plus cher que lire un livre mais prend beaucoup moins de temps » (p. 35). L'acception « la France lit plus mais les Français lisent moins » (Baudelot C. *et al.*, 1999, *Et pourtant, ils lisent...*, Paris, Éd. Le Seuil) vaut donc pleinement pour l'auteur qui démonte toutefois une idée reçue : les jeunes seraient responsables du recul de la lecture, or, dans les faits, la part des non-lecteurs croît avec l'âge et est ainsi la plus forte chez les personnes âgées. Par ailleurs, on assiste à une diversification de la lecture qui peut concerner la presse autant que l'édition en ligne. La lecture n'a pas perduré comme pratique sociale à connotation supérieure. Et, même à l'école, elle fait l'objet d'usages différenciés entre ceux qui lisent pour prolonger le travail de classe et ceux qui cherchent des lectures

pour s'évader des exigences scolaires. Plus largement, l'auteur rappelle, à l'appui de théories critiques (Roland Barthes et Umberto Eco), qu'elle offre l'avantage de faire participer, plus que d'autres pratiques, le récepteur : coproduction de sens et re-création empêchent de considérer la lecture comme une pratique fonctionnelle, et invitent à estimer le caractère irremplaçable du livre.

- 5 Le chapitre IV traite de la musique – l'auteur a déjà publié plusieurs travaux sur les musiciens professionnels. Diffusée *via* des supports contemporains multiples et très variés, cette pratique se révèle assez complexe à analyser : d'une part, les genres (par exemple jazz, ou rock) ne renvoient pas aux mêmes types selon les générations ; d'autre part, les préférences de certains publics (particulièrement chez les cadres) sont marquées par l'éclectisme que ne saisissent pas nécessairement les statistiques sur les répertoires écoutés. Aussi le sociologue interroge-t-il cet éclectisme en tant que nouvelle frontière de la légitimité culturelle. La position des « omnivores », individus écoutant aussi bien de la musique dite savante que de la musique populaire (à l'inverse des « univores »), conduirait en effet à penser la hiérarchie des genres musicaux comme flottante – voire à légitimer les genres « mineurs » (pp. 68-71). En outre, l'inscription et le renforcement identitaires de la musique joueraient à plein dans le positionnement des radios libres de la bande FM, fortement écoutées par les 15-25 ans.
- 6 Dans le chapitre V, « Pratiques amateurs et autoproduction culturelle », le chercheur se penche sur la photographie, l'écriture, la musique, le théâtre et la danse, ainsi que sur lesdits « semi-loisirs » et sur les TIC avec une problématique principale pour ces pratiques spécifiques : « Quelle contribution apportent-elles à la réduction des inégalités d'accès à la culture ? » (p. 73). Qu'elle renvoie à la mémoire ou à la création artistique, la photographie est la plus répandue, avec plus de 70 % de pratiquants parmi les Français. Pour autant, elle ne génère que peu de sociabilité amicale ou professionnelle et s'ancre davantage dans une dimension familiale avec, le plus souvent, peu de motivations réellement artistiques. Plus confidentielle, l'écriture – 15 % de la population – est une pratique bien plus féminine que masculine, plus adolescente qu'adulte, et plus solitaire et autocentrée que partagée. Toutefois, les nouvelles technologies ont transformé certaines de ces caractéristiques, essentiellement *via* les *blogs*. Autres cas : la pratique d'un instrument de musique, du théâtre et de la danse. Ces pratiques culturelles sont de nature à répondre à la problématique précitée : d'un côté, par la négative, en tant qu'elles sont prégnantes chez ceux qui les ont commencées tôt dans l'enfance ou l'adolescence, après une formation dédiée, plus ou moins accessible selon les catégories sociales ; de l'autre, et dans l'ensemble, par la positive car ces pratiques sont indéniablement une voie de démocratisation de la culture. On relève aussi que passer des stades amateurs à professionnels s'effectue au fur et à mesure mais on regrettera que n'ait pas été davantage examinée la perméabilité – facilitée par le numérique – de ces pratiques amateurs vis-à-vis des outils et offres des professionnels. En surplomb, l'auteur a préféré observer les TIC comme un dispositif, évidemment en essor, entre loisir et travail, et surtout source de clivage entre générations ou entre niveau de revenus (malgré l'idéologie de la gratuité). Cela étant, il est intéressant de suivre que l'ensemble de ces pratiques amateurs correspond pour certains individus à une réelle autonomie vis-à-vis des pratiques majeures, pour d'autres à du « repli » ou de l'« autarcie culturelle » (p. 81). Non moins intéressant est le constat, pour les « semi-loisirs » (jardinage, bricolage, couture, tricot), à la fois d'une population hétérogène et d'un glissement de la nécessité vers le besoin de création. Enfin, les

sorties culturelles et les loisirs d'exception (qu'il s'agisse du théâtre, des concerts, de la visite d'expositions) sont bien moins répandus – en volume comme en nombre de pratiquants, souvent issus de classes supérieures. Ces pratiques restent pourtant pertinentes à observer, notamment parce que certaines d'entre elles ne sont pas figées. Ainsi la notion de patrimoine a-t-elle tendance à s'élargir et « l'extension du domaine de la muséographie au-delà des frontières du monde des arts *stricto sensu* contribue à atténuer les écarts observés » (p. 91). Mais les transformations guettent aussi bien les pratiquants que les acteurs du secteur. Ces pratiques artistiques sont de plus en plus mues par les mêmes tendances que celles du tourisme (démarches marketing, souci de rentabilité). Cette recherche d'équilibres économiques dans la gestion des équipements culturels n'est pas sans conséquences sur la nature des contenus. En témoigne le cinéma, activité qui continue d'occuper une place prépondérante avec une consommation d'autant plus grande en milieu urbain et une distinction surtout en fonction de l'âge. Au passage, là encore par processus de construction d'identité et d'affiliation sociale, les adolescents sont une catégorie pertinente pour l'observation : leur fréquentation des cinémas est un moyen réel d'autonomisation culturelle.

- 7 Ce large panorama est traversé par des processus croisés : uniformisation, fragmentation, différenciation (à la fois générationnelle, sexuée, sociale et surtout socioprofessionnelle) et démocratisation. Sur ce dernier aspect, l'auteur énonce sa position critique : malgré les signes d'un progrès social global (hausse du niveau de vie et de qualification, réduction du temps de travail), la situation n'a pas vraiment changé depuis trente ans : « L'emprise de l'industrie de la culture de masse s'est sensiblement accrue [et] l'inégalité d'accès à la culture savante (aux œuvres comme aux équipements de diffusion) n'a guère reculé, quand elle ne s'est pas accentuée » (p. 108). *In fine*, cette nouvelle édition d'un travail assez massivement diffusé, et donc utile et utilisé, donnait l'occasion d'actualiser les données chiffrées en matière d'équipement et de consommation, notamment celles de l'INSEE. On regrettera que cela ne soit pas réellement le cas, ni pour les statistiques – exception faite de l'enquête d'Olivier Donnat – ni pour les références bibliographiques, pourtant riches et nombreuses. Flottant entre « nouvelle édition » et « réédition », cet ouvrage offre cependant – outre son caractère synthétique, clair et précis – un mérite, et non des moindres : être à nouveau disponible.

INDEX

oeuvre citée Sociologie des pratiques culturelles – (Philippe Coulangeon, 2010)

AUTEURS

JÉRÉMIE NICEY

CIM, université Paris 3, jeremie.nicey@univ-paris3.fr